

## Antiochos III en Médie et en Parthie

Polybe, X, IV

La Médie est le plus puissant royaume de l'Asie, soit que l'on considère l'étendue du pays, soit qu'on le regarde par le nombre et la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux, et ses pâturages sont si bons, que les autres rois y mettent leurs haras. Elle est environnée de tous les côtés de villes grecques. C'est une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des insultes des Barbares qui en sont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne soit pas de ce nombre. Cette ville est bâtie au nord de la Médie, et commande aux pays qui sont le long des Palus-Méotides et du Pont-Euxin. Elle était dès le commencement la capitale du royaume. Les richesses et la magnificence des édifices dépassent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un pays de montagnes, sur le penchant du mont Oros, elle n'est point fermée de murailles, mais on y a construit une citadelle d'une force surprenante, et sous laquelle est le palais du roi. Je ne sais si je dois parler en détail de ce qui se voyait dans cette ville, ou le passer entièrement sous silence: c'est un sujet sur lequel pourraient beaucoup s'étendre ces sortes d'historiens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque chose, et à faire des digressions mais quand on croit ne devoir parler de choses qui passent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenue, on est fort embarrassé. Je dirai cependant que ce palais a sept stades de tour, et que la grandeur et la beauté des bâtiments particuliers donne une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevés les premiers; car, quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques, et les péristyles étaient revêtus, les uns de lames d'argent, les autres de lames d'or; toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du temps d'Alexandre; Antigone et Seleucos Nicanor pillèrent le reste. Cependant, lorsque Antiochos entra dans ce royaume, le temple d'Éna était encore environné de colonnes dorées; et on trouva dedans une grande quantité de tuiles d'argent, quelques briques d'or, et beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnaie au coin d'Antiochos, qui se monta à la somme de quatre mille talents.

Arsacès s'attendait bien qu'Antiochos viendrait jusqu'au temple, mais il ne pouvait s'imaginer que ce prince aurait la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert, tel que celui qui est proche, et où surtout on ne trouve d'eau nulle part. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout; il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux et des puits, mais il faut connaître le pays pour les découvrir. Sur cette nature du sol les habitants débitent une chose qui est vraie, c'est que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feraient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en aurait point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes, jusqu'à la cinquième génération inclusivement, et que les habitants, animés par cette promesse, n'avaient épargné ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où s'échappe un grand nombre de cours d'eau, jusque dans ces déserts; de sorte que, même à présent, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où prennent leur source les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent. Lorsque Arsacès vit qu'Antiochos traversait le désert malgré les difficultés qu'il croyait devoir l'arrêter, sur-le-champ il marcha pour combler les puits. Le roi en fut averti, et fit partir aussitôt Nicomède avec mille chevaux; mais Arsacès s'était déjà retiré. On ne trouva que quelque peu de cavalerie qui bouchait les ouvertures par lesquelles on descendait aux ruisseaux, et qui prit la fuite dès qu'elle s'aperçut qu'on venait à elle.

Nicomède ayant rejoint l'armée, Antiochos, après avoir traversé le désert, vint à Hécatompyle, ville située au milieu du pays des Parthes, et à laquelle on a donné ce nom, parce qu'elle a des issues pour aller dans tous les lieux qui sont alentour. Là il fit faire halte à ses troupes, et, ayant réfléchi que si Arsacès se sentait en état de combattre, il ne quitterait pas son pays, et ne chercherait pas un endroit plus avantageux pour cela que la plaine d'Hécatompyle, et qu'en se retirant, il donnait assez à connaître qu'il n'avait nulle envie de combattre, il prit le parti de passer dans l'Hyrcanie. Arrivé à Ragas, il apprit des habitants, que le chemin qu'il avait à faire pour parvenir au sommet du mont Labute, d'où l'on descend dans l'Hyrcanie, était extrêmement difficile, et qu'il était tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis, il partagea ses soldats armés à la légère en différentes troupes; il partagea aussi leurs chefs, et désigna à chacun la route qu'il devait tenir. Il fit la même chose à l'égard des pionniers, qui devaient suivre partout les troupes légères, et disposer de telle sorte chaque endroit où ils arriveraient, que les troupes pesamment armées et les bêtes de charge pussent y passer.

Il donna donc le commandement de l'avant-garde à Diogène. Elle était composée d'archers, de frondeurs et de montagnards, qui, habiles à lancer des traits et des pierres, sont d'une très grande utilité dans les détroits, parce que sans garder aucun rang, ils se battent d'homme à homme dès que l'occasion se présente, et que tout lieu leur est propre. Il leur joignit deux mille Crétois armés de leurs boucliers, sous la conduite de Polixénide le Rhodien. L'arrière-garde que composaient les soldats pesamment armés était commandée par Nicomède et Nicolas, le premier de l'île de Cos et l'autre d'Étolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant que l'on s'aperçut que les endroits où l'on devait aller étaient beaucoup plus difficiles qu'on ne s'attendait. La montée avait trois cents stades de longueur. Il fallait faire une bonne partie de cette route par un chemin creusé par la chute des torrents, et rempli d'arbres et de pierres qui étaient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers escarpés qui le bordaient ; les Barbares avaient encore rendu ce chemin plus difficile par les abatis d'arbres qu'ils y avaient faits, et par la quantité de pierres qu'ils y avaient jetées : ajoutez que, s'il eût fallu nécessairement que toute l'armée d'Antiochos traversât ce chemin, ils avaient tellement pris leurs mesures que ce prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avaient pas pris garde à tout. Il était vrai que la phalange et les bagages ne pouvaient passer que par là, et que les montagnes voisines leur étaient inaccessibles ; mais les troupes légères pouvaient gravir les rochers même. Aussi Diogène, ayant pris, pour monter, un autre chemin que la ravine, n'eut pas plus tôt fondu sur le premier poste des ennemis, que tout changea de face. À peine en fut-on venu aux mains ; que Diogène saisit l'occasion de gagner le dessus, et, en marchant par des routes détournées, de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits et de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jetées de loin avec les frondes. Les premiers chassés et leur poste emporté, les pionniers, à mesure que l'on avance, nettoient et aplanissent les chemins, ce qui était bientôt fait, parce qu'on y employait un grand nombre d'ouvriers. Aussitôt les frondeurs, les archers et ceux qui lançaient des javelots courent de côté et d'autre sur le haut, s'assemblent et s'emparent des meilleurs postes, pendant que les soldats pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effrayés se retirent et se ramassent sur le sommet de la montagne, et Antiochos sort enfin du détroit sans coup férir, avec lenteur cependant et beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se livra là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce que, bien qu'ils combattissent serrés de front et avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les troupes légères étaient-arrivées par un long circuit pendant la nuit, et qu'elles s'étaient postées derrière eux sur des endroits qui les dominaient, la frayeur les saisit et ils prirent la fuite. Antiochos ne voulut pas qu'on les poursuivit et fit sonner la retraite, dans le dessein de descendre serré et en bon ordre dans l'Hyrcanie. Ayant donc réglé sa marche comme il souhaitait, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable, tant par le palais du roi que par l'étendue de son enceinte. Il campa en cet endroit ; mais comme la plupart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étaient retirés à Syringe ville peu éloignée de Tambrace, et qui, pour sa force et ses autres avantages, est comme la capitale de l'Hyrcanie, il forma le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour et commence le siège. La plupart de ses moyens d'attaque consistaient en tortues pour mettre à couvert les travailleurs ; car la ville était entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées et profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avait double rempart et au delà une forte muraille. C'étaient là des combats continuels ; à peine pouvait-on suffire de part et d'autre à transporter les morts et les blessés : car on ne combattait pas seulement sur terre, mais encore dessous, dans les mines qu'on y avait creusées. Cependant à force de monde et de valeur de la part d'Antiochos, les fossés furent bientôt comblés, et la muraille ne tarda pas à crouler sur les mines qu'on avait faites dessous. Alors les Barbares, ne voyant plus de ressource, tuèrent tous les Grecs qui étaient dans la ville, et, après avoir pillé tout ce qu'il y avait de meubles précieux, en sortirent pendant la nuit. Antiochos mit à leur poursuite Hyperbasis avec les mercenaires étrangers. Ils ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils jetèrent leurs bagages et revinrent dans la ville ; mais, les soldats pesamment armés montant par la brèche, ils perdirent toute espérance et se rendirent.